

LE TEMPS

CHF 3.80 / France € 3.50

MARDI 28 AVRIL 2020 / N° 6701

Portrait

Jorge Cantalapiedra, le gardien des nuits des SDF genevois ●●● PAGE 18



Témoignages

Confinés aux Philippines, des Suisses racontent leur quarantaine hyper-strict ●●● PAGE 8

Psycho

Comment le Covid-19 affecte la santé psychique des malades ●●● PAGE 9

Eros & Controverse

Eloge des podcasts érotiques, ou la nouvelle vague de la pornographie audio ●●● PAGE 17

Un déconfinement propre en ordre

RÉCIT Les Suisses se sont pressés, hier, dans les centres de jardinage et les magasins de bricolage, comme un samedi de printemps, mais sans débordements

■ Le commerce de détail non alimentaire devrait accuser des manques à gagner de l'ordre de 20% par rapport à l'année dernière, selon Credit Suisse

■ Les restaurants pourraient ouvrir le 11 mai. C'est un des scénarios sur la table, mais en Suisse romande l'accueil est plus circonspect. Et plusieurs incertitudes demeurent

■ Selon Daniel Koch, les grands-parents peuvent désormais étreindre leurs petits-enfants... mais garder leurs distances avec leurs enfants

●●● PAGE 3

ÉDITORIAL

Les droits humains ne peuvent être sacrifiés sur l'autel du coronavirus

STÉPHANE BUSSARD
@StephaneBussard

La riposte au Covid-19, la pire crise sanitaire depuis un siècle, ne peut qu'être musclée. Le nouveau coronavirus a déjà fait plus de 208000 morts sur la planète. Mais elle ne doit pas être exploitée par les nationalistes et les avides de pouvoir pour imposer un ordre policier liberticide. Les Nations unies sont pourtant inquiètes: les dérives répressives abondent, en Afrique, en Asie, en Amérique latine, aux Etats-Unis et en Europe. Bien qu'il paraisse sensé de les limiter en raison d'un impératif sanitaire, les droits fondamentaux ne peuvent pas être une préoccupation de second rang. Parmi les quelque 80 pays qui ont décrété l'état d'urgence, les abus se multiplient: arrestations arbitraires, intimidations, censure, usage excessif de la force.

Or la manière dont on construit la riposte au Covid-19 déterminera le type de société dans laquelle nous vivrons demain. Les droits humains, déjà malmenés, pourraient être l'une des grandes victimes du Covid-19. Les négliger, c'est semer les germes de futurs conflits. Leur non-respect est toujours le signe avant-coureur de graves troubles. La pandémie a révélé au grand jour les faiblesses de nombreux Etats. Elle devrait être l'occasion d'un bilan forcé

Les dérives répressives se multiplient. Cette montée de l'autoritarisme doit nous alerter

mais nécessaire pour les identifier et les lever.

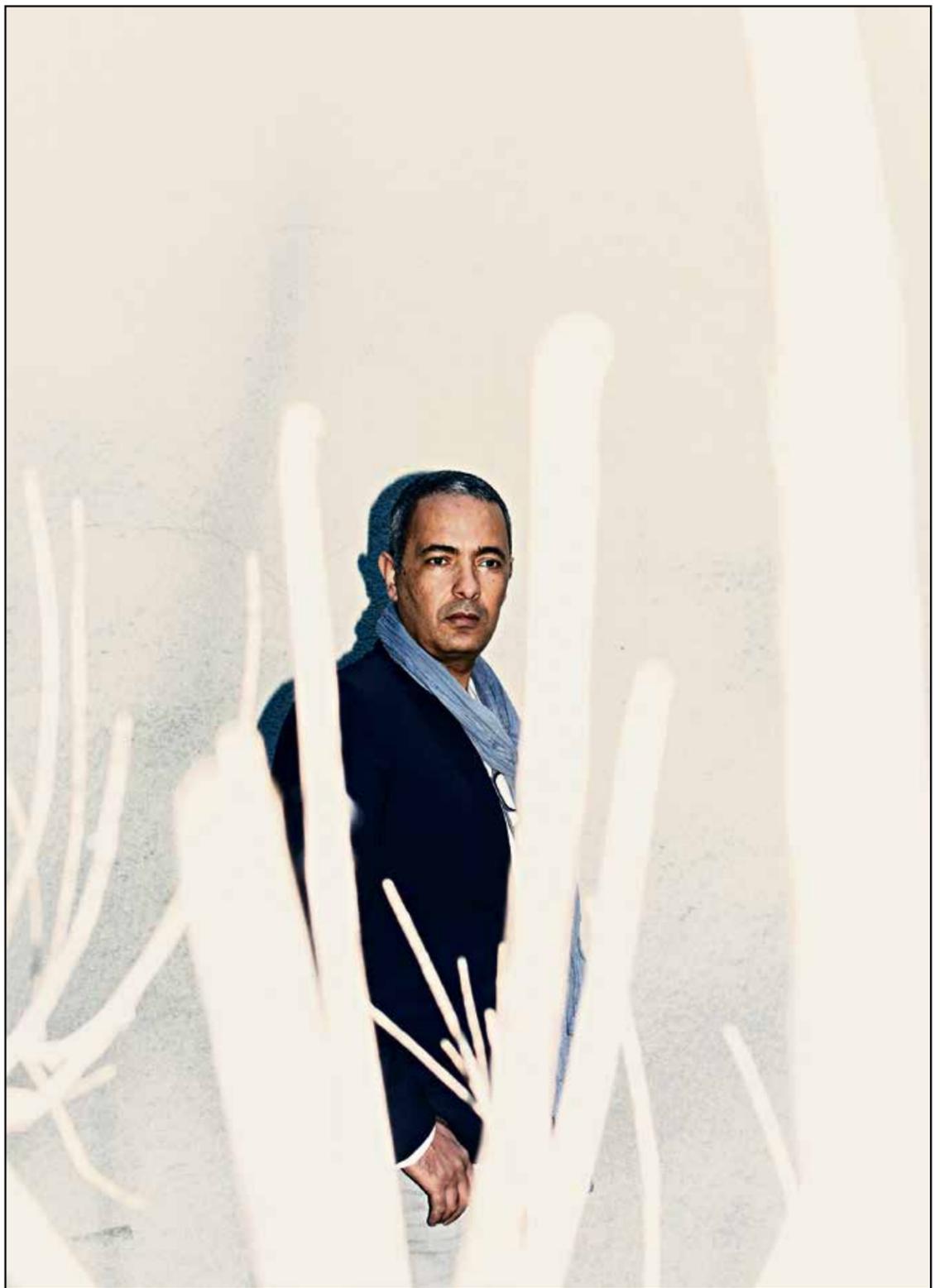
La montée de l'autoritarisme dans le monde doit nous alerter. Conjugée à l'utilisation abusive de la technologie pour «tracer» les faits et gestes de tout citoyen, elle pourrait sonner le glas des libertés telles qu'on les connaît, dont la liberté d'expression et de la presse, pierres angulaires de nos démocraties.

Mais les violations des droits civils et politiques ne constituent pas le seul danger. Face à une crise sociale et économique sans précédent qui se profile, les droits économiques et sociaux revêtent aussi une importance capitale. Le développement d'un filet social digne de ce nom, l'accès à une couverture médicale universelle seront non seulement cruciaux pour la cohésion de nos sociétés aujourd'hui très inégalitaires, mais demeureront la meilleure garantie de résilience en cas de nouvelle pandémie.

Au moment de la Grande Dépression des années 1930, les Etats de la planète s'étaient repliés sur eux-mêmes, refusant d'apporter une réponse globale à la crise. Aujourd'hui, nous devons en tirer les leçons. Seul un effort multilatéral en faveur des droits humains permettra d'éviter une catastrophe politique, économique et sociale aux conséquences incommensurables.

●●● PAGES 2, 4

«Nous sommes tous des dépossédés»



INTERVIEW Depuis Oran, Kamel Daoud témoigne de ces jours inouïs où la réalité dépasse, dit-il, toutes les fictions imaginables. L'écrivain et journaliste algérien raconte le confinement dans cette ville qui a servi de décor à «La Peste» de Camus. Ici, tout n'est que silence, les mosquées sont vides et la peur se propage comme un virus sournois. (PARIS, OCTOBRE 2018/CYRIL ZANNETTACCI/AGENCE VU)

●●● PAGE 6

Les Etats volent au secours du secteur aérien

AVIATION Lufthansa, Air France-KLM ou encore British Airways: les Etats multiplient les mesures d'aide pour sauver les compagnies aériennes dévastées par le Covid-19

■ Mais les milliards versés ne garantissent pas leur survie à long terme. Et le secteur aérien n'échappera pas aux restructurations et aux faillites. Etat des lieux

●●● PAGE 11

LE TEMPS

Pont Bessières 3, CP 6714, 1002 Lausanne
Tél. +41 58 269 29 00
Fax +41 58 269 28 01

www.letempsarchives.ch
Collections historiques intégrales: Journal de Genève, Gazette de Lausanne et Le Nouveau Quotidien.

INDEX
Avis de décès.....16
Impressum.....16
Fonds.....10, 14
Bourses et changes.....14
Toute la météo.....9

SERVICE ABONNÉS:
www.letemps.ch/abos
Tél. 0848 48 48 05 (tarif normal)



6 International



Kamel Daoud: «Nous sommes tous, désormais, des dépossédés. La vie est ce qui s'offre à voir par les fenêtres.» (JOEL SAGET/AFP)

PROPOS RECUEILLIS
PAR ALEXANDRE DEMIDOFF
@alexandredmff

La chambre où il écrit est devenue son observatoire. A sa fenêtre, Kamel Daoud, 50 ans, guette les signes de vie derrière d'autres fenêtres. Mais tout est silence ces jours à Oran, sous une lumière grise qui est celle du mois d'août.

«Avec le ramadan qui vient de commencer, c'est un confinement dans le confinement», confie ce journaliste et chroniqueur influent, rédacteur en chef naguère du *Quotidien d'Oran*. Pense-t-il alors à l'Oran d'Albert Camus, celle qui sert de théâtre à *La Peste*? Bien sûr.

En 2013, Kamel Daoud signait avec *Meursault, contre-enquête* (Actes Sud) une suite vertigineuse à *L'Étranger*. Le succès était retentissant. Depuis, l'écrivain déroule la pelote de ses fictions – *Zabor ou les Psaumes* (Actes Sud) – autant qu'il empoigne l'actualité.

Comment vivez-vous ce confinement? Les confinés se ressemblent presque partout dans le monde, excepté les privilèges ou les confort. Nous sommes tous, désormais, des dépossédés. La vie est ce qui s'offre à voir par les fenêtres. C'est à la fois frustrant, routinier, source de peur et de lassitude.

Mais la littérature est-elle un remède? Pas vraiment. On est loin de la définition de l'ermitage, de la réclusion volontaire propice à la méditation, à la lecture ou au retour sur soi. L'inquiétude, le fil barbelé de l'actualité, le stress empêchent d'en profiter. On se retrouve à mi-chemin entre l'addiction à une actualité qui obsède, des réseaux sociaux qui contaminent et une volonté de profiter du confinement devenue indécise à cause des chiffres des morts et des rumeurs sur les vaccins. Il y a aussi le souci de l'approvisionnement, l'inquiétude pour la scolarité des enfants, pour mon épouse médecin à l'hôpital. Il y a encore l'incapacité d'habiller l'étrangeté du moment par une explication plausible et rassurante.

Sur quoi écrivez-vous? La question est: quelle histoire voulez-vous raconter? Le réel est plus extraordinaire que tout ce que vous pouvez imaginer, il rend futiles toutes nos inventions. Ça oblige à renouveler les audaces de notre imagination.

Plus rien n'est donc comme avant? Je suis un écrivain qui a eu la chance de beaucoup voyager, de rencontrer, de partager. Or ce n'est plus possible. C'est, au-delà des morts tragiques, une conséquence de cette pandémie: la remise en question, peut-être irréversible, de la notion de proximité. Le virus nous tue et nous isole. Il nous sépare. Je reste donc chez moi. Le confinement à Oran commence à 15h et s'achève à 7h. Il est strict. On a à peine une fenêtre le matin pour s'approvisionner sachant que le pays est en retard sur les services de livraison, de paiement par carte, d'e-commerce.

Que signifie ce confinement pour la population d'Oran? Il signifie l'isolement, la solitude, la peur que cela ne dure encore quelques mois, ou quelques années. Cette peur est celle de tous, partout dans le monde. Les mosquées sont vides. C'est dire la peur quand elle arrive à surseoir même aux rites les plus anciens. Le gouvernement a durci, et à raison je pense, la punition pour toute infraction. Surprise, ce confinement est respecté.

Comment expliquez-vous cette discipline? En Algérie, le couvre-feu n'est pas une nouveauté dans la mémoire collective: la guerre

d'une dictature et la facture d'une puissante révolution de rue qui a paralysé l'économie malgré elle, le pays n'est pas en ruine et l'organisation contre l'épidémie n'est pas un chaos. Les approvisionnements sont réguliers, il n'y a pas de rupture de stocks, la sécurité semble assurée et la prise en charge se fait avec les moyens du bord. Les Algériens sont peut-être rassurés sur leur sort quand ils voient que même les grandes nations riches peinent à faire mieux! Le nouveau président s'en sort avec un bon crédit. Mais rien n'est gagné.

solde qui ont accablé les grévistes, le régime n'a pas écouté les doléances de la corporation. Il a fait montre d'un mépris ancien pour les élites et d'une absence de vision: il soignait ses hommes en Europe, et son président en France. Cette médecine appauvrie fait face aujourd'hui à l'impensable avec peu de moyens et une hémorragie désastreuse de médecins algériens qui se sont exilés, par milliers, après la répression.

Les mouvements de contestations sont, semble-t-il, suspendus, à la demande de certains de leurs leaders. Craignez-vous que les autorités n'en profitent pour étouffer ces forces vives? A mon humble avis, la situation est plus complexe que les simplifications médiatiques. Il n'y a pas un régime mais plusieurs, en concurrence interne à l'évidence, tentés certains par des réformes réelles, d'autres par des contrôles encore plus stricts. Ce que vous désignez par «régime» a su profiter du manque d'initiative de l'opposition de la rue, de son manque de consensus et de vision rassurante pour la majorité. Il se reprend en main. Mais je pense aussi que certains interdits sont déjà intériorisés: on ne reviendra pas facilement et sans risques vers le «bouteflikisme». La corruption prendra d'autres formes, peut-être, mais moins criardes. Le pouvoir a besoin d'un minimum de démocratie pour un minimum de consensus.

Comment avait alors réagi le pouvoir? Servi par des médias à sa

s'«autonomiser» au nom de la sécurité du pays. La demande de démocratie d'en face, celle des opposants, manque de moyens, de vision, de consensus et de lucidité, au-delà de sa colère. Il faut une opposition plus mûre, moins romantique, et une autocritique plus audacieuse. En face, le régime doit s'habituer à l'idée que, sans démocratisation, il ne fera que gagner du temps. Le consensus est la meilleure voie de sortie, mais quand dominent les radicalités, il est difficile de s'exprimer ainsi. J'ai été l'objet de violentes critiques et procès en trahison à cause de cette position. Je peux le comprendre.

C'est-à-dire? Les élites démocratiques restent urbaines, piégées par la bulle de la capitale et incapables de se déployer efficacement hors d'Alger ou des très grandes villes. Les médias, qui en soutiennent le projet avec une confusion mal assumée et désastreuse entre journalisme et militantisme, restent aussi piégés par cette bulle. C'est ainsi qu'on laisse le terrain aux nouveaux islamistes à la Erdogan qui déjà proposent leur soutien stabilisateur au régime et travaillent en profondeur le leadership dans le pays oublié.

Que révèle en Algérie cette crise sans précédent? Comme partout ailleurs: la nécessité de développer une économie solide, des formations saines, une médecine performante, une autonomie et une solidarité horizontale, humaine, loin des spéculations politiques. L'épidémie peut accentuer le repli sur soi mais aussi le déploiement vers les siens. Pour le moment, elle convoque l'humain, le ressuscite presque, le dégage de sous les décombres des nationalismes et des confessions. Parions sur cette idée. L'inconnu nous revient au visage, nous tue et tout ce que nous avons sous la main, ce sont nos mains, nos volontés.

Commence-t-on à parler de déconfinement? Non. Le gouvernement a annoncé un prolongement du confinement jusqu'à la fin du mois. Maintenant, le ramadan vient de commencer, avec ses nuits très vivantes. Il est probable que le confinement va poser beaucoup de problèmes.

Vous êtes marqué par l'œuvre d'Albert Camus. Si vous étiez un personnage de «La Peste», qui seriez-vous? Je serais le docteur Rieux qui, confronté à un virus pernicieux et mortel, garde son humilité face à la situation et se tient à distance de tous les radicalismes, religieux, politiques.

Quelle est la figure littéraire qui vous semble le mieux représenter ce que nous vivons? Gregor Samsa, le héros de «La Métamorphose» de Kafka. Il se réveille un matin sous la carapace d'un cafard. Il est condamné à une réclusion, dans l'impossibilité de rejoindre les autres. Il est dépossédé de son monde. C'est ce qui nous arrive. ■

«En Algérie, c'est un jour férié sans fin»

CONFINEMENT

A Oran, la ville qui a servi de décor à «La Peste» d'Albert Camus, la peur est contagieuse et un silence sidérant règne entre 15h et 7h du matin. L'écrivain et journaliste algérien Kamel Daoud témoigne de ces jours inouïs où la réalité dépasse, dit-il, toutes les fictions imaginables

INTERVIEW

«Les mosquées sont vides. C'est dire la peur quand elle arrive à surseoir même aux rites les plus anciens»

civile, la colonisation, les invasions étrangères sont là, encore éveillées, pour rappeler que, parfois, vivre, c'est se cacher; se confiner, c'est ne pas mourir. Enfin, l'industrie de la culture est très pauvre: contrairement aux Occidentaux, nous ne perdons pas l'accès aux cinémas, aux théâtres, aux bars, car ils n'existent presque pas! Le confinement, c'est un souvenir de guerre ou un jour férié sans fin.

Le pays résiste donc à l'épreuve? Pour le moment, et contrairement aux prévisions, et malgré le passif

Le système sanitaire permet-il de répondre à la crise? Non. Il n'est pas en mesure. Les Algériens se souviennent de la répression dont ont été victimes les médecins sous l'ancien régime, quand ils ont demandé plus de moyens et de considération. Le mouvement «des médecins résidents», deux ans avant la chute de Bouteflika, est l'une des clés pour comprendre le mouvement du 22 février 2019 qui a renversé «Bouteflika et son gang».

«L'inconnu nous revient au visage, nous tue et tout ce que nous avons sous la main, ce sont nos mains, nos volontés»

sent de tenir à distance les radicalités affectives et de faire mieux, en direction d'un monde rural vaste, que les néo-islamistes plus rusés et expérimentés. On se retrouve dans une situation où le régime gagne du terrain, consolidé par le sursis de la pandémie, l'absence de vision alternative à la sienne, rassurante et déchiffrable.

Des libertés acquises sont-elles déjà remises en question? Certaines, par des arrestations abusives. Tout régime né de la rente et de la légitimité armée a tendance à